

— Eh bien, il a fui, ce galant homme ! Il est parti en emportant l'argent de ses dupes.

— Je le savais.

— Ah vous le saviez et vous ne m'en avez rien dit ?

— A quoi bon ?

— Comment ! à quoi bon ? c'est-à-dire que monsieur se ruinera..., perdra sa fortune, et que moi je ne saurai pas où elle a passé ? Ah ! c'est trop fort ! Il est temps que cela finisse. Je ne resterai pas davantage avec un homme qui ne sait ni gagner une cause ni placer son argent... Il faut nous séparer, monsieur !...

— Oh ! pour cela, madame, je ne demande pas mieux ; non pas que je vous reconnaisse le droit de m'adresser aucun reproche pour cette dernière affaire, car la perte que je viens de faire ne vous regarde en rien ; cet argent que j'ai perdu, ce n'est pas le vôtre, c'est le mien. Depuis que nous sommes mariés, madame, je n'ai pas voulu toucher à votre dot... je n'en avais pas eu besoin d'ailleurs. Aujourd'hui reprenez votre argent ; il est encore intact chez votre notaire et je suis enchanté de pouvoir vous le rendre. Ce que je possède, à moi, me suffira amplement, quand je vivrai seul. Vous voulez garder votre fille... soit, elle sera peut-être mieux soignée par une mère ; mais j'espère que vous lui permettrez quelquefois de venir embrasser son père. Séparons-nous donc, madame, mais sans bruit, sans procès, sans scandale et comme des gens bien élevés doivent le faire. Vous voulez qu'une femme ait tous les privilèges d'un homme ; vous ne comprenez pas que l'on puisse être soumise, bête, douce avec son mari ; moi, je me suis marié dans l'espoir d'avoir un intérieur agréable, la paix dans mon ménage et une compagnie qui voudrait bien me sourire, m'aimer même un peu. Nous nous sommes trompés tous deux. Séparons-nous donc bien vite !... Je vous souhaite beaucoup de bonheur, madame, et puis vous assurer que je n'irai pas le troubler.

Après avoir dit ces mots, Adolphe s'éloigna, laissant sa femme un peu interdite du ton calme et résolu avec lequel il a accepté leur séparation.

Mais bientôt la pensée du nouveau genre de vie qu'elle va mener enflamme son imagination et elle court dire à Elvina :

— Fais tes apprêts... emballe toutes tes affaires... dans deux jours nous partons...

— Ah ! nous allons voyager... avec mon frère ?...

— Du tout ! il n'est pas question de ton frère... nous nous séparons je le quitte...

— Ah ! mon Dieu ! pourquoi donc cela ?

— Mais parce que nous ne pouvons pas vivre ensemble, tu as bien dû le voir.

— Mais cependant... quitter mon frère !...

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 10 Mars 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats-Unis subiront un escompte de 10 pour cent.

L'HERITAGE DE MISS TOOFLE.

Miss Toofle était fille de pasteur, et, si elle eût été homme, elle eût été pasteur elle-même Revêche, osseuse, ornée des grandes dents jaunes qui caractérisent l'Anglaise, elle avait trente-cinq ans ; et on peut dire que, depuis son extrême jeunesse la déveine était acharnée sur elle comme un chien sur un os. Son révérend père l'avait élevée dans les principes les plus stricts, et lui avait inculqué à force de bonnes claques une instruction solide. Puis, quand elle avait eu dix-huit ans, il l'avait lancée à travers le monde en qualité d'institutrice. Miss Toofle avait élevé successivement toutes sortes de boys et de girls laids comme des singes et paresseux comme des loirs. Entre temps, son cœur avait parlé, et elle s'était fiancée — *engaged*, comme on dit là-bas — à un professeur de boxe, de Kensington. Mais celui-ci, homme pratique avant tout, lui avait déclaré que leur mariage n'aurait lieu que lorsqu'elle aurait réalisé une petite aisance.

C'est alors que miss Toofle, par l'intermédiaire d'amis communs, était venue en France, et était entrée comme demoiselle de compagnie chez Mlle Dozulé.

Mlle Dozulé, qui habitait Neuilly était une vieille personne économe, acariâtre, et dont les affections étaient limitées à son chat Moumout et à son perroquet Edouard. Elle avait ainsi baptisé l'oiseau en souvenir d'un capitaine de hussards qu'elle avait bien aimé en 1825. Comme elle pesait plus de cent cinquante kilos, elle ne bougeait jamais de sa chaise, et s'ennuyait à périr. Son avarice l'avait toujours fait reculer devant les d'une dame de compagnie. Aussi n'accepta-t-elle miss Toofle qu'à la condition expresse que ce le-ci serait simplement nourrie et logée, mais non payée. Elle promettait, d'ailleurs, de la coucher confortablement sur son testament, pour l'indemniser du temps perdu.

Ce qui faisait justement l'affaire

de miss Toofle ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'expliquer tout à l'heure.

* * *

Le service parut dur à la fiancée du boxeur, allez ! Songez qu'il consistait surtout à rester assise durant des heures devant Mlle Dozulé, en tenant Moumout sur ses genoux, ou à caresser l'abomination Edouard, qui, pendant qu'elle lui grattait le derrière de la tête, répétait toujours la même chanson :

Partons, partons, la mer est belle !

Quand elle avait suffisamment contemplé son chat et son perroquet, la vieille demoiselle s'endormait. Tous les jours, d'ailleurs, elle devenait un peu plus gâteuse, et au bout de trois ans, miss Toofle put espérer que l'héritage était prochain.

Ce fut sur ces entrefaites que, dans la même matinée, arrivèrent deux événements véritablement déplorables. Juste au moment où miss Toofle était en train de s'habiller, et passait son inexpressible en louchant d'un air pudique sur son nez pointu, elle perçut un miaulement derrière elle. C'était l'indiscret Moumout qui la regardait s'habiller. Indignée, et toute rouge de honte, elle lui appliqua un tel coup de pied sur le museau qu'il fit couic ! et tomba mort. Au même instant, elle entendit une voix enrouée crier à son oreille :

Partons ! partons ! la mer est belle ?

C'était Edouard qui s'était glissé dans sa chambre, en même temps que le chat ! Miss Toofle fit un si brusque mouvement d'épaules qu'Edouard dégringola, tomba sur la tête, et s'en alla du corps retrouver Moumout dans l'autre monde.

* * *

Pendant les cinq premières minutes qui suivirent le désastre, miss Toofle resta atterrée. Evidemment Mlle Dozulé ne lui pardonnait jamais ce double assassinat et l'héritage et le professeur de boxe étaient perdus pour elle...

Mais heureusement, l'abandon de miss Toofle ne dura pas et elle prit une résolution virile. Elle enferma Moumout et Edouard dans un carton à chapeau, et courut les porter chez un empailleur. L'empailleur, homme galant, fit un tour de force, et quelques heures plus tard lui rendit les deux vilaines bêtes parfaitement naturalisées. Elle réinstalla Edouard sur son perchoir et Moumout au coin du feu. Par bonheur, Mlle Dozulé, que l'abrutissement gagnait à grands pas, ne se réveilla ce jour-là qu'à deux heures de l'après-midi et trouva ses deux favoris à leurs places ordinaires.

* * *

Bien que la bonne eût promis de ne pas la dénoncer, miss Toofle était dans un tel état d'anxiété qu'elle claquait ses dents jaunes les unes contre les autres. Elle cherchait un biais, et quand vint le moment de prendre Moumout sur ses genoux, elle ne trouva rien de mieux que de ronronner

et de miauler en son lieu et place, pour faire illusion à Mlle Dozulé. Celle-ci ne se douta de rien, en effet, mais cependant miss Toofle la vit avec inquiétude froncer légèrement les sourcils.

Continuant à appliquer le même procédé, elle prit ensuite Edouard sur son doigt, et, imitant de son mieux la voix du défunt perroquet, elle se mit à chanter d'un ton rauque :

— Aoh ! partons la mer est belle !

De nouveau, la gâteuse fit un signe d'impatience, mais miss Toofle lui ayant donné les deux animaux à caresser, elle parut se calmer, et ce fut fait pour ce jour-là.

Naturellement, il fallut recommencer, le lendemain et les jours suivants, le même humiliant exercice. L'infortunée miss Toofle était désormais obligée de miauler une partie de la journée ou de répéter la chanson d'Edouard. La nuit, c'était encore pis. Moumout, de son vivant, avait l'habitude de coucher sous le lit de sa maîtresse. Il fallait donc aller miauler sous le lit. Quelle position pour la fille d'un pasteur anglicain ! Cela dura onze mois. Au printemps, comme Moumout sentait régulièrement parler son cœur à cette époque, miss Toofle dut étudier les cris des chats amoureux, ce dont souffrit bien cruellement sa pudeur. Mlle Dozulé ne disait rien, mais était manifeste qu'elle avait l'air de plus en plus pincée.

Enfin, un beau jour, sentant, malgré son avahissement intellectuel, que sa dernière heure était proche, elle fit demander un notaire, avec lequel elle s'enferma. Ce jour-là, tout en miaulant plaintivement à la porte, miss Toofle fit des rêves tout ensoleillés d'amour. Enfin, elle avait donc conquis son professeur de boxe !

* * *

Mais voyez ce que c'est que la malchance ! Quand, Mlle Dozulé défunte, on ouvrit son testament, voici ce qu'on y lut :

« Malgré ma promesse formelle, je ne lègue rien à ma demoiselle de compagnie. Par des manœuvres que je ne veux pas qualifier, elle a su détourner de moi, en effet, l'affection de mon chat et de mon perroquet, qui, depuis plusieurs mois, me la préfèrent manifestement. A preuve que le perroquet parle et que le chat miaule avec un insupportable accent anglais. Il faut, pour qu'il en soit ainsi, qu'elle ait pris sur eux une bien grande influence. »

« Qu'elle les garde donc après ma mort, c'est tout ce qu'elle aura de moi. »

Et voilà pourquoi miss Toofle eût été condamnée à rester demoiselle toute sa vie, si l'empailleur de Moumout et d'Edouard, homme aux goûts étranges, ne lui eût demandé sa main.

Gaston Vassy.

Légende de Java.

Il y avait une fois un homme qui taillait des pierres dans un

roc. Long et dur était son labeur, très petit son salaire, et il souffrait de sa rude tâche, et il gémissait, et un jour il s'écria :

— Oh ! que ne suis-je assez riche pour pouvoir reposer sur un baloh-baleh [un lit] avec des klamboos [des rideaux.]

Alors un ange descendit du ciel et lui dit :

— Que ton vœu soit accompli.

Et il fut riche et il reposait sur un baloh-baleh, et ses klamboos étaient en soie rouge.

Et voilà que le roi du pays arrive avec des cavaliers devant son chariot, des cavaliers derrière et le pajong (ombrelle) d'or sur sa tête.

Et l'homme riche se sentit attristé à ce spectacle, et il soupira et il s'écria :

— Oh ! si je pouvais être roi,

Et l'ange descendant du ciel, lui dit :

— Que ton vœu soit accompli.

Il devint roi et il se promenait avec des cavaliers derrière, et un pajong sur la tête.

Et le soleil se leva et éclaira de telle sorte que par ses ardents rayons l'herbe était desséchée.

Et le roi gémit de cette chaleur et dit qu'il voudrait être comme le soleil.

Et l'ange descendit du ciel et lui dit :

— Que ton vœu soit accompli.

Il fut transformé en soleil, et il daignait ses rayons de tous côtés sur la terre, flamboyant le gazon, et sur le vi age des princes.

Et voilà qu'un nuage s'élève dans les airs et cache sa lumière.

Et il s'irrita de voir ainsi son pouvoir comprimé, et il s'écria qu'il voudrait être changé en nuage.

Et l'ange descendant du ciel, lui dit :

— Que ton vœu soit accompli.

Il devint nuage. Il se plaça entre le soleil et la terre, et le gazon reverdit.

Et le nuage s'ouvrit et de ses flancs coulèrent des torrents d'eau qui montèrent les vallées dévastèrent les moissons noyèrent les bestiaux.

Et ils tombèrent à grands flots sur le roc sans pouvoir l'ébranler.

Le nuage s'écria :

« Ce roc est plus puissant que moi. Je voudrais être ce roc. »

Et l'ange descendant du ciel, lui dit :

« Que ton vœu soit accompli. »

Il fut changé en roc, et l'ardour du soleil et la pluie ne pouvaient l'ébranler.

Et voici venir un ouvrier qui se met à frapper sur ce roc avec son marteau et en détache de gros morceaux.

Et le roc s'écrie :

« Cet ouvrier est plus puissant que moi. Je voudrais être cet ouvrier. »

Et l'ange descendant du ciel, lui dit :

« Que ton vœu soit accompli. »

Et le pauvre homme, transformé tant de fois, redevint le tailleur de pierre, et travaille rudement pour un mince salaire et vit au jour le jour, content de son sort.